

## **Charlotte Bridel, fille du doyen Bridel, est de passage à Vallorbe au début du XXe siècle**

Adieu charmante Vallée, paisibles habitants, vous aurez pour moi toujours l'attrait irrésistible des souvenirs. Pour prendre l'idée du plus affreux chemin que je connaisse, descendez à celui du Mont de Cire<sup>1</sup>. Les chars y passent lorsqu'ils sont vides : les quatre roues enrayées, le cheval à le rare avantage de voir le ciel par-dessous. Il faut y voir pour le croire, maxime genevoise. Hé ! bien venez, rien n'est exagéré. La descente dure une heure. Les environs de Vallorbe dédommagent de tout, pays fertile, industriel, peuplé. Délicieuse position. Il réunit les eaux, montagne, vallons, vergers, on ne peut le dépeindre. L'Orbe semble quitter le règne des verts rivages, son cours est lent, les contours variés. Les écluses forment de distance en distance de jolies cascades. Le bourg est bâti des deux côté d'un pont superbe qui joint les deux rives. L'auberge ne pouvait être mieux placée. Il faut y manger, des truites saumonées et s'y reposer un peu. La cure ressemble à une maison de plaisance placée à l'ombre des verts tilleuls, des frais noyers. La proximité de l'église, ses alentours en rendent le séjour agréable.



Ce qu'on voit de Vallorbe depuis les hauts. Bourgeois 1822.

La Grotte des Fées. Cette dénomination a je ne sais quoi de mystérieux qui engage à y pénétrer. Leur existence a été si contestée qu'on ne sait vraiment à quoi s'en tenir. Quoiqu'il en soit, elles n'avaient pas d'équipages. L'abord est pierreux et rapide, on recule souvent. L'aquilon de la curiosité vous y conduit malgré les obstacles qui se multiplient à chaque pas. Reculez, être pusillanimes,

---

<sup>1</sup> Le chemin de l'Echelle qui fut toujours en mauvais état jusqu'à la construction de la route dans les années de chômage 1930.

les entrailles de la terre s'entrouvrent pour vous engloutir peut-être pour jamais. Quel imposant aspect offre l'entrée de la grotte. Un portail majestueux couronné de noirs sapins s'élève dans les airs. Qui peut avoir bâti une cathédrale en ces lieux ? C'est la première idée qui s'empare de vous. On entre saisi d'un saint respect. Peu à peu le séjour s'enfuit, les ombres de prolongent, une ouverture grande comme la bouche d'un four est la seule porte de cet antique asile. Chacun se munit d'une torche et d'une légère dose de courage. Le fond est pavé par le temps qui détache des quartiers de rochers suffisamment grands pour la couverture d'un cercueil. D'immenses voûtes suspendues sur vos têtes semblent défier les catastrophes de la nature. Tout inspire la crainte dans un tel séjour. La nuit, le silence, l'écho qui répète nos pas, les lumières vacillantes, tout porte dans l'âme une secrète horreur. Je ne craignais pas la mort, ce que j'ai de plus cher était près de moi, mon père et ma sœur pour tout dire. Je redoutais la rencontre du génie de ce lieu. Le premier étage n'est pas aussi intéressant que le second. On cherche longtemps une issue. Enfin on se décide à passer à quatre un espèce de détroit en zig zag qui n'offre que la place nécessaire pour la traversée. La fable du lion revient à ma mémoire et je m'écriais : on voit fort bien comme l'on entre, on ne voit pas comme l'on sort. Si une pierre médiocre fut tombée, plus d'espoir de revoir la douce clarté des cieus. Le terrain devient sablonneux et indique par là le cours jadis d'une rivière. Une ouverture à perte de vue nommée le Clocher entrouve la montagne. Des inscriptions multiples font revivre les noms éteints depuis longtemps et forcent la postérité à s'occuper de vous. Nos noms furent gravés à l'extrémité de la grotte. Nous y chantâmes le psaume CXXXVIII. Les échos produisaient un effet merveilleux. On revient sur ses pas. la vue du soleil et de la verdure dissipe par degré les sinistres impressions qu'avait produit ce voyage souterrain.



La Grotte aux Fées telle qu'avait pu la voir Charlotte. Bourgeois, 1822.

On évita un précipice puis nous descendîmes en droiture à la Source de l'Orbe. Quelle eau pure ! L'azur des lieux, l'émail des prairies, les bois croissant sur des assises de rochers, tout s'y réfléchit. Quel hommage faut-il rendre à la nature de ces ondes. Les païens avaient-ils tort de déifier les sources et les fontaines ? La source sort au pied d'un amphithéâtre de rochers imposants. Elle s'élançe impétueusement, fière d'avoir brisé les obstacles qui retenaient ses ondes captives. Monsieur de Saussure en a donné une magnifique description ; je renvoie mes lecteurs à ce judicieux écrivain qui admire les beautés de la nature le compas à la main. En faisant de savantes recherches, j'aurais pu vous donner quelques dimensions de son pourtour et de sa profondeur. Je préfère suivre autant que possible le système de l'aimable La Fontaine qui ne veut qu'effleurer les objets. D'ailleurs un peu plus d'érudition m'attireraient des critiques et je n'en veux point.

Le Ministre de Vallorbe mérite une place dans mon souvenir. Nous ayant comblé de politesse, sa personne réunit les grâces de l'urbanité, de la cordialité et de la plus grande simplicité. Au premier abord, tout prévient en sa faveur.

Les forges présentent l'image de l'industrie, domptant la difficulté ; les martinets, les soufflets sont mis en activité par le mouvement de l'eau qu'on précipite ou ralentit à volonté. Ces monstrueux cyclopes luttent toujours contre les plus terribles éléments, le feu et l'eau. Nous avons été témoins de la sortie du renaud. C'est une pièce de fer de deux ou trois quintaux qui passe du fourneau sous l'enclume qui la façonne. On en forge des tenailles, des pelles, des faux, un spectacle de feu d'artifice de nuit, des gerbes de feu, des bluettes se répandent autour de vous. Le bruit des marteaux est effrayant ; une seule chose le fait supporter, c'est la mesure parfaite qui en résulte, cette cadence donne l'idée de l'harmonie. Le fer vient de la Franche-Comté où sont situés les hauts-fourneaux, à deux lieues de Vallorbe. On y voit sortir le fer liquide, c'est un fleuve de feu qui prend le nom de gueuse lorsqu'il est refroidi.